

saïres à son identité ; mais il n'a donné ni son nom, ni son adresse.

Le soir, nous l'avons vu, M. de Valserras et moi, et son visage impénétrable ne nous a rien laissé deviner.

Ce n'est que ce matin qu'il s'est ouvert à M. de Valserras, ne se doutant pas, le pauvre homme, que ces trois millions venaient de moi.

Il ne le saura même jamais.

Il avait peur de tuer sa fille, nous a-t-il dit, en lui dénonçant ce revirement subit de la fortune, mais le médecin l'a rassuré, et, il y a une heure, Marthe a pu apprendre sans danger qu'elle avait une dot de trois millions.

La chère enfant a été presque insensible à cette nouvelle.

—Que peut nous faire tout cet argent ? a-t-elle dit ingénument, ne sommes-nous pas heureux ainsi ?

Nous ne t'avons pas vu depuis deux jours, mon bon ami, et c'est pour cela que je me hâte de te donner cette bonne nouvelle.

Ton dévoué,

PAUL."

Cette lettre échappa des mains de M. de Courtenay.

—Mais qu'as-tu donc ? fit Arthur, et comme te voilà pâle !

—Mon ami, répondit M. de Courtenay, sais-tu ce que contient cette lettre ?

—Non.

—Une chose bien simple, Marthe la poitrinaire, Marthe la mourante, Marthe que j'aime, hérite de trois millions.

—Bravo ! fit Arthur. Alors tu l'épouseras, et l'amour aidant elle vivra.

—Je vois que tu ne me connais pas, répondit froidement Léon. Je l'eusse épousée peut-être quand elle était pauvre. A présent, c'est impossible, et elle ne saura même pas que je l'aimais.

Et M. de Courtenay s'approcha d'une table, prit une plume et écrivit la lettre suivante :

" Mon cher Paul,

Une petite affaire d'intérêt me force à quitter Paris aujourd'hui même. Je vais à Londres, de là en Ecosse, peut-être en Irlande.

Je ne répondrais pas que de là je ne m'embarquasse pour l'Islande et le pôle nord.

C'est un voyage d'au moins deux années que je t'annonce sans crier gare !

Du reste, mon ami, eu égard à tes opinions de chevaleresque probité, il vaut mieux que je ne revois pas Marthe Simon, car...

Donc, au revoir, et crois-moi, au bout du monde comme à Paris.

Ton ami affectueux,

COURTENAY.

Mais M. de Courtenay n'avait pas encore fermé cette lettre que son valet de chambre reparut.

Il apportait une nouvelle lettre confiée à un commissionnaire.

M. de Courtenay fut pris d'un tremblement nerveux en l'ouvrant, car il avait reconnu l'écriture de Marthe Simon.

Marthe écrivait :

" Monsieur et ami,

Il est impossible que vous refusiez un quart d'heure d'entretien et de tête-à-tête à votre protégée.

Mon père part ce soir pour un petit voyage. Il va à Evreux avec M. de Valserras.

Venez à huit heures, je veux vous voir et vous parler seule à seul.

Celle que vous appelez

Votre chère malade."

—Fatalité ! murmura M. de Courtenay.

Et il jeta au feu la lettre qu'il venait d'écrire.

## XXII

Léon de Courtenay passa le reste de la journée à faire et à défaire sa malle.

A sept heures et demie il demanda sa voiture et donna l'ordre à son valet de chambre de tenir tout près pour son départ, le lendemain, par l'express du matin. Puis il se fit conduire à Auteuil.

—Ma parole d'honneur, murmura-t-il une demi-heure plus tard en montant à pied la rue de la Croix, si cette petite Marthe était restée pauvre, j'aurais fini par l'épouser... Or, comme elle est condamnée à mourir... Allons, Dieu fait bien tout ce qu'il fait...

Arrivé à la grille, il entra dans le jardin sans faire aucun bruit, pénétra dans le vestibule et alla frapper à la porte du salon.

—Entrez ! répondit la voix de Marthe.

A la vue de M. de Courtenay, la jeune fille se souleva à demi dans son fauteuil, mais elle retomba.

Étaient-ce les forces qui lui manquaient, ou bien était-elle sous le coup de quelque violente émotion.

Elle tendit la main à Léon :

—Vous êtes bien bon, monsieur, d'être venu, dit-elle.

—Mais, chère enfant, murmura-t-il, non moins ému qu'elle, vous voilà donc encore souffrante ce soir ?

—Oui, j'ai été un peu bouleversée... Il s'est passé tant de choses !

—Je le sais.

—Ah ! vous... savez ?..

—Je sais que vous voilà riche, fit-il en souriant.

—C'est précisément pour cela que je vous ai écrit, mon ami.

Et d'un geste et d'un sourire elle l'invita à s'asseoir auprès d'elle.

Léon obéit, et il continua à tenir une des mains de Marthe dans la sienne.

Marthe reprit :

—Mon père perd un peu la tête, et je n'ai même pas songé à tout lui dire.

Léon tressaillit.

—Car je sais tout, fit-elle, et depuis longtemps.

—Vous... savez !..

—Je sais que, pour restituer ces trois millions, M. de Valserras et le baron Paul Morgan, mes deux autres bienfaiteurs, se sont condamnés à la pauvreté.

—Comment ! exclama M. de Courtenay, vous savez cela ?

—Oui.

—Mais comment le savez-vous ?

—Il y a deux mois, j'ai eu une mauvaise nuit pendant laquelle M. de Valserras et sa fille sont restés à mon chevet.

Vers quatre heures du matin, je m'étais un peu assoupie, mais je ne dormais pas, et j'entendais, la fièvre aidant, tout ce qui se disait et se faisait autour de moi. Persuadés que je dormais, le père et la fille causaient précisément de cet héritier introuvable.

J'étais loin alors, comme bien vous pensez, de supposer que cet héritier, c'était mon père.

Aussi me suis-je tue, et depuis deux mois que je possédais ce secret, jamais un mot, jamais un geste ne me sont échappés qui pussent éveiller la susceptibilité ombrageuse de M. de Valserras et de ses enfants.

Or, mon ami, poursuivit Marthe, je sais donc toute l'histoire, et je partage entièrement votre opinion, cent mille francs ne valent pas trois millions, et la probité de M. le baron Morgan est exagérée.

—Je lui conseillais de partager, moi, dit M. de Courtenay, qui ne savait pas où Marthe en voulait venir.

—Je le leur proposerais bien aussi, a-t-elle ; mais je les connais, ils me refuseraient.

—C'est bien possible.

—Alors j'ai songé à vous...

—Oh ! moi ! fit Courtenay, je n'aurai pas plus d'influence...